d'années encore, dans un temps de misère et de disette, j'ai vu des larmes couler des yeux du noble et généreux évêque Grandin, lorsqu'il parlait des privations endurées par ses pauvres orphelins de Saint-Albert. Il se privait lui-même d'une partie de sa nourriture pour en fournir à ses pauvres enfants orphelins. Avec tous ces souvenirs à la mémoire, je ne puis payer un trop large tribut d'éloges à la charité des catholiques romains ».

Encore une fois, nous nous plaisons à le dire, ces paroles font l'éloge du bon cœur de celui qui les a prononcées. Ces sentiments seraient aussi ceux de tous nos frères séparés, s'ils apprenaient par expérience à bien connaître les catholiques.

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DE Mgr D'HERBOMEZ AU R. P. MARTINET.

Sainte-Marie, le 25 août 1884.

Mon Révérend et bien cher Père,

Je vais essayer de contenter un de vos désirs en vous donnant certains détails sur les visites pastorales que nous avons faites, dans les mois de mai et juin, à nos bons Indiens du Fraser et du golfe de Géorgie. C'est au milieu de manifestations, telles que la foi vive et ardente de nos pieux néophytes peut seule les inspirer, que nous avons parcouru, Mgr Durieu et moi, une grande partie des districts de Sainte-Marie et de Saint-Charles. Nous avons commencé par la visite du village des Skwas, centre de plusieurs villages catholiques. Ce village se trouve éloigné de New-Westminster d'environ 50 milles anglais. L'accueil fait par tous nos néophytes à leur premier Évêque et à son digne Coadjuteur a pris le caractère d'une ovation solennelle. Vous n'avez pas été sans remarquer, dans le cours de votre visite dans cette pro-

vince, combien nos Indiens, en général, sont portés à imiter les Européens. Ils ne manquent point d'intelligence ni de bon vouloir, et les plus intelligents cherchent à imiter de leur mieux ce qu'ils remarquent de bon chez les gens civilisés. Il y a quelques années, lord Dufferin, gouverneur général du Canada, est venu visiter cette province de la Colombie britannique. Plus tard le marquis de Lorne, son successeur, et la princesse Louise, femme du marquis et fille de la reine d'Angleterre, sont venus visiter à leur tour cette belle province. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces hauts personnages ont été reçus, partout, avec les marques de respect et d'honneur dues à leur rang. Nos Indiens, témoins des réceptions solennelles qui ont eu lieu en ces occasions, n'oublièrent point la manière dont leurs frères plus avancés dans la civilisation recevaient leurs chefs et leur rendaient hommage. Ils se dirent entre eux : Si les gens civilisés font tant d'honneur et montrent tant d'égards à ceux de leurs chefs qui s'occupent de leurs intérêts temporels, il est bon que nous ayons les mêmes égards envers nos chefs spirituels, vu qu'ils prennent grand soin de nous, tant sous le rapport temporel que sous le rapport spirituel. Ils prirent, dès lors, la ferme résolution de saisir la première occasion qui se présenterait de témoigner leur reconnaissance et leur respect envers leurs premiers Pasteurs par des démonstrations à leur portée. Vous jugerez vous-même, par le récit de l'accueil qu'ils nous ont fait dernièrement, s'ils ont réussi dans leur naïf dessein. — Notre arrivée au milieu d'eux avait été fixée au 24 mai. Leur missionnaire, le bon P. Chirouse, major, nous avait précédés de plusieurs jours, afin de préparer prochainement un bon nombre d'entre eux à la réception des sacrements de Confirmation et d'Eucharistie. Outre l'administration solennelle de ces deux sacrements, devait

avoir lieu la bénédiction de l'église du village et d'une grosse cloche le dimanche 25 mai. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter l'enthousiasme dans tous les cœurs ! Aussi c'était à qui ferait le mieux pour nous recevoir. Arcs de triomphe, drapeaux et oriflammes aux couleurs variées, décoration de la principale rue : rien ne fut épargné. Ils voulaient rendre notre réception aussi solennelle que possible. Les Indiens des villages voisins rivalisèrent de zèle avec ceux du village privilégié. Ils inventèrent un nouveau genre de carrosse pour nous mener du lieu de débarquement au magnifique reposoir construit en face de la nouvelle église. Ils n'oublièrent pas non plus le cortège militaire, composé d'une compagnie de soldats, tous armés de bons fusils. Un tambour et une flûte formaient le corps de musique. Il serait difficile de vous dire avec quelle impatience ils attendaient notre arrivée.

Parti de New-Westminster à cinq heures du matin, le bateau à vapeur n'arriva en vue du village skwa que vers deux heures après midi. « Voyez, voyez, s'écria le jeune lieutenant du bateau, quelle réception ces bons Indiens vous préparent ; de ma vie je n'ai rien vu de semblable. » — Une décharge formidable d'environ quarante fusils annonça au loin notre arrivée. Nous vîmes bientôt s'avancer une voiture attelée de deux beaux chevaux. Elle était ornée de verdure, de fleurs, de rubans ; au milieu était un siège assez large pour deux personnes. Derrière ce siège se tenait William, un grand et bel Indien ; il était habillé en laquais, ceint d'une écharpe bleue, ruban rouge à la boutonnière et les mains gantées. Devant était Joseph, chef d'un village voisin ; il faisait office de cocher et portait une ceinture bleue sur son bel habit de fête. Quelques drapeaux fixés sur la voiture flottaient au gré du vent. Alexis, le grand chef des environs, vint lui-même nous conduire à ce car-

rosse improvisé, et notre laquais nous aida, avec une politesse exquise, à prendre place sur le siège de parade. A peine étions-nous assis, qu'Agnès, ancienne élève de l'école des Sœurs et fille aînée du grand chef Alexis, se présenta, un papier à la main, et nous lut, en bon anglais, une adresse dont je vous donne la traduction :

« Très Révérends Évêques et Pères,

« Jeunes et vieux, nous sommes tous remplis de joie en ce jour. La raison en est que nous voyons et saluons aujourd'hui les deux ambassadeurs de Dieu qui nous ont apporté la lumière céleste et qui, pendant de longues années, ont travaillé avec le plus grand dévouement à notre bien-être temporel et éternel. — Vous êtes les bienvenus, très aimés Seigneurs et Pères, au milieu de vos enfants, qui vous obéiront et vous aimeront toujours jusqu'à la mort, et au delà.

« Nous avons été longtemps comme des enfants prodigues, mais nous connaissons la tendresse du cœur de notre Père, nous sommes heureux de nous tenir dans la maison paternelle et d'y rester pour toujours. Bénissez, oh! oui, bénissez vos enfants qui vous aiment. »

Ont signé : « *Les Indiens de la rivière Fraser.* »

Comme la pluie commençait à tomber, je me contentai de remercier Agnès et lui dis que je répondrais à la réunion générale. Si le diable avait suscité cette pluie pour nous troubler, on peut dire qu'il a perdu son temps, car elle n'a pas empêché de suivre jusqu'au bout le programme de réception tracé d'avance. Tous les Indiens, hommes, femmes et enfants, restèrent à leur poste, personne ne semblait se troubler pour si peu. — Le fameux capitaine John, revêtu d'un habit rouge avec épaulettes en argent, sabre au côté, et sur sa tête un beau casque de général, se tenait à la tête de sa compagnie de soldats

et la faisait manœuvrer en bon ordre. Une bruyante décharge suivit la lecture de l'adresse, puis on se mit en marche. Les soldats, musique en tête, marchaient sur deux rangs devant le char de triomphe. Le peuple se tenait en ligne le long de la rue ; tous : hommes, femmes et enfants, s'agenouillaient pour recevoir la bénédiction des deux évêques et suivaient ensuite le char pour se rendre au rendez-vous général. Le lieu de réunion était la rue vis-à-vis de l'église ; là, on avait élevé un beau reposoir, entouré de petits sapins et surmonté de drapeaux et d'oriflammes. Deux grands fauteuils couverts de calicot et ornés de rubans rouges étaient disposés au milieu sur un beau tapis; un toit en forme de tente préservait du soleil et de la pluie. C'est là que nous fûmes installés, Mgr DURIEU et moi. Après une double décharge, un jeune Indien, ancien élève de l'école de Sainte-Marie, nous donna lecture de l'adresse suivante :

« TRÈS RÉVÉRENDS ÉVÊQUES D'HERBOMEZ ET DURIEU,

« Tous les Indiens de la rivière Fraser sont très heureux d'avoir l'occasion de vous présenter leurs sincères sentiments de respect ; d'estime, d'amour et de gratitude. Nous connaissons tous le grand intérêt que vous montrez pour notre bien-être spirituel. Nous vous prions de continuer à aider vos enfants de la forêt. Lorsque Votre Seigneurie vient pour bénir notre église, daigne le Dieu tout-puissant bénir aussi chacun de nous par vos mains paternelles et nous accorder le bonheur en ce monde et la vie éternelle dans le Ciel.

« Vos très dévoués enfants,

« *Les Indiens du Fraser.* »

Le grand chef Alexis voulut redire, à son tour, la joie et le bonheur que tous les Indiens réunis éprouvaient de revoir au milieu d'eux leurs premiers Pasteurs, leurs

Pères bien-aimés. C'est ce qu'il fit dans un langage élevé et bien senti, car il est orateur.

En réponse, je leur dis combien nous étions heureux nous-mêmes de les voir réunis en si grand nombre; l'accueil qu'ils nous faisaient étant une marque des rapides progrès qu'ils avaient faits dans la civilisation, comme aussi une preuve non équivoque de leur attachement inviolable à la religion qu'ils ont le bonheur de connaître et de mettre en pratique. J'ajoutai que si mon corps devenait vieux et infirme, il n'en était pas de même de mon âme, que mon cœur était toujours avec eux et pour eux; que je les aimais toujours comme un père aime ses enfants et recherche avant tout leur bien-être spirituel et temporel; qu'au reste, si je ne pouvais plus les visiter comme autrefois, mon digne coadjuteur, Mgr DURIEU, nommé par notre Saint-Père le Pape, le faisait à ma place. Je leur donnai l'assurance qu'ils n'avaient rien à craindre, attendu que, tant qu'ils persévéreraient dans leurs bonnes dispositions et continueraient à marcher résolument dans le droit chemin, il ne leur manquerait jamais ni évêques ni prêtres catholiques pour les instruire, eux et leurs enfants, pour les fortifier, les encourager par tous les moyens propres à assurer leur bonheur en ce monde et dans l'autre.

« La première fois que je vous ai visités, leur dis-je, j'étais heureux de voir qu'un bon nombre d'entre vous étaient de bonne volonté et désiraient ardemment devenir, par le baptême, les vrais enfants de Dieu et de l'Église. Je suis encore plus heureux, aujourd'hui, de voir que presque tous vous êtes non seulement baptisés, mais encore confirmés, et surtout, de compter parmi vous un grand nombre de fervents chrétiens qui s'approchent assez fréquemment des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Notre désir est que vous ne vous arrêtiez pas en si bon

chemin, mais que vous progressiez de plus en plus, faisant chaque jour de nouveaux efforts pour éviter le mal et pratiquer le bien, afin d'assurer votre bonheur éternel dans le Ciel, notre véritable Patrie ! Que désirons-nous de vous ? sont-ce vos terres ? non. Est-ce votre argent ou d'autres avantages ? non. Vous le savez, nous ne désirons qu'une chose, c'est votre cœur, afin de le réformer, afin de vous rendre bons et de vous préparer à être reçus dans le Ciel après votre mort... Ouvrez les yeux et voyez ! Quels sont ceux, parmi les Indiens, qui sont les plus heureux, même sur cette terre ? ne sont-ce pas ceux qui, comme vous, ont écouté la parole de Dieu et l'ont mise en pratique ? Voyez ceux qui ont rejeté la parole du prêtre, qui est la parole de Dieu, combien ils sont malheureux et font pitié. Ils sont malheureux en ce monde et ils le seront pour toujours en enfer, s'ils ne se convertissent pas et ne font pénitence, s'ils ne rejettent le mal pour faire le bien. »

Cette semence, tombée sur un terrain bien préparé, ne pourra que produire d'heureux fruits de salut. Ces bons néophytes écoutaient dans un religieux silence ; ils semblaient ne donner aucune attention à la pluie qui continuait à tomber.

Après le sermon eut lieu la cérémonie du serrement de main. Malgré le mauvais temps, hommes, femmes et enfants vinrent tour à tour toucher la main aux deux évêques ainsi qu'à leur vénérable missionnaire et recevoir leur bénédiction. Les soldats n'épargnaient point la poudre ; leurs fusillades répétées allaient redire au loin le bonheur et la joie qui remplissaient tous les cœurs. La réception terminée, on nous conduisit dans la maison qui avait été préparée pour les deux évêques ; un petit arc de triomphe en décorait l'avenue, l'intérieur était propre, le tout faisait honneur au capitaine Georges, ravi

de mettre sa maison à notre disposition. On peut dire qu'il nous a traités en chef. Quelques blancs, catholiques, des environs, sont venus nous faire visite. Puis nous avons réglé les différends qui se sont présentés. Il n'y a eu que deux causes à juger. Tout fut réglé le même jour, afin que rien ne pût troubler la paix et le recueillement des exercices du lendemain, qui était un dimanche.

Le temps s'était mis au beau; la joie et le contentement se lisaient sur tous les visages. Ce ne fut, ce jour-là, qu'une suite d'exercices religieux, du matin au soir. Il y eut trois messes, la bénédiction de l'église, confirmation d'un bon nombre d'Indiens et communion presque générale. Dans l'après-midi, bénédiction de deux cloches, celle du village skwa et celle d'un village voisin; vers le soir, la bénédiction du Saint Sacrement. Vous ne pourriez vous imaginer combien nos bons et fervents néophytes se montraient contents et heureux. — Je me suis surpris plus d'une fois à penser qu'à tout bien considérer, ils sont incontestablement les gens les plus heureux du monde. On peut les comparer à de grands enfants; ils sont ordinairement gais et joyeux; ils écartent les soucis du lendemain, persuadés qu'à chaque jour suffit son mal; ils ne craignent pas trop le travail et se procurent facilement tout ce dont ils ont besoin pour se loger, se nourrir et se vêtir; leur ambition ne va guère plus loin. Ajoutez que, par leur piété et leur vie exemplaire, ils se préparent une belle place dans le Ciel, et vous me direz si, grâce au missionnaire, ils n'ont pas trouvé réellement le secret du bonheur.

Ils font, en général, l'édification de ceux qui sont témoins de leur conduite. Les protestants eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de les admirer et de les louer. Un ingénieur du chemin de fer prit un jour avec lui, comme

guides dans la forêt, trois de nos néophytes. Grande fut sa surprise de les voir, chaque jour, faire en commun leurs prières du matin et du soir. A cette vue, il se reprochait intérieurement son indifférence en matière religieuse, et se disait qu'en réalité ces bons Indiens étaient plus religieux que lui. Souvent il arrive que nos néophytes travaillent avec des ouvriers dits civilisés, et, tandis que ceux-ci vont se coucher sans même penser à Dieu, nos nouveaux chrétiens font leur prière en commun. Un protestant, témoin de ces faits, a raconté à l'un de ses amis combien nos Indiens l'avaient édifié ; il ajouta : « Ce n'est pas hypocrisie de leur part, car leur prêtre n'était pas présent, et l'on voyait qu'ils priaient en toute sincérité et avec une grande confiance en Dieu. » Un protestant a raconté à un de nos missionnaires qu'un jour, traversant la forêt, il rencontra une Indienne. Elle était seule et à cheval, portait une croix sur sa poitrine et tenait dans une de ses mains un chapelet. Ce monsieur dit qu'il passa près d'elle avec un profond sentiment de respect, il fut édifié de la modestie et du maintien de cette néophyte ; il n'oubliera jamais, dit-il, la salutaire impression que lui fit cette rencontre fortuite. — Que de traits de ce genre je pourrais vous citer ! mais cela me prendrait trop de temps, et puis, au risque de vous fatiguer, je veux vous inviter à nous suivre dans une autre direction, parmi nos bons Indiens du golfe de Géorgie.

Nos braves Indiens Shishels sont venus nous chercher, à New-Westminster, avec deux de leurs plus beaux canots. Chaque canot compte onze vigoureux rameurs pleins de bonne volonté. Le départ eut lieu le 7 juin, à huit heures du matin. Cette fois, c'était le bon Père Chirouse (minor) qui nous accompagnait. Nos chers néophytes étaient dans la jubilation ; ils avaient avec eux deux évêques et

un prêtre ; c'était plus qu'il n'en fallaitt pour exciter leur ardeur et leur enthousiasme. Les drapeaux de tempérance sont hissés au haut du mât, et nous voilà partis, au chant d'un cantique dont la mesure correspond à la cadence des avirons. Les curieux de la ville s'arrêtent pour considérer ce spectacle digne des premiers siècles de l'Église. Le courant de la rivière et de la marée descendante favorisa notre navigation jusqu'à l'entrée du golfe de Géorgie. Deux heures nous suffirent pour faire environ 20 milles. Le golfe était calme, et le reste du jour nos bons néophytes eurent à exercer la vigueur de leurs bras en ramant de toutes leurs forces. Vers midi nous pûmes stationner sur une île où il y avait de l'eau douce en abondance. Il était temps de se reposer et de prendre un peu de nourriture. Après une heure d'arrêt, on se remit en marche. Vers six heures du soir nous doublions une dernière pointe et nous entrions dans une belle baie, au fond de laquelle le village des Shishels s'étalait à nos regards. Les maisons, bâties à l'européenne, sont échelonnées le long du rivage. Au milieu on remarque une belle petite église, et, à l'extrémité Est, le cimetière, entouré comme d'une ceinture blanche par une palissade en bois de cèdre. La baie des Shishels est profonde, elle forme un demi-cercle et semble destinée à devenir un petit port de mer.

A peine fûmes-nous en vue, que tout le village se mit en mouvement. Comme nos bons Shishels n'ont pas encore de canons, ils se servent de boîtes qui en tiennent lieu et qui font presque autant d'effet. Ajoutez à cela la fusillade, et vous aurez une idée de la quantité de poudre qu'ils ont brûlée en notre honneur pendant la demi-heure environ que nous avons mise à traverser la baie et arriver au village. Il serait difficile de vous dépeindre la joie de nos chers néophytes. Ils étaient tous réunis, hommes,

femmes et enfants, sur la plage; la cloche sonnait à toute volée; des drapeaux de diverses couleurs montaient et descendaient, en signe de bienvenue, le long d'un grand mât planté en face de l'église; la rue était parsemée de verdure et bordée d'une ligne de jeunes sapins dérobés à la forêt voisine. Tous nos bons Indiens se mirent à genoux pour recevoir la bénédiction de leurs premiers Pasteurs. Vint ensuite l'inviolable coutume du baisement de main, puis on se rendit tous ensemble à l'église pour remercier Dieu de notre heureuse traversée et lui demander les grâces dont nous avions besoin. Les néophytes étaient heureux d'apprendre que Mgr Durieu allait passer quelques jours au milieu d'eux afin de les préparer à une communion générale pour le jour de la Fête-Dieu et aux cérémonies de la procession du Très Saint Sacrement autour du village. Quant à votre humble serviteur et au R. P. Chirouse, ils devaient se rendre à une journée et demie plus loin, chez les Tlayamins. Ces derniers, sans être aussi bons et aussi pieux que les Shishels, se montrent bien disposés. Ils vinrent nous chercher au village des Shishels, ils étaient onze vigoureux rameurs, et avaient amené un de leurs meilleurs canots : le *Grand-Coureur*. Nous étions arrivés le samedi soir chez les Shishels, nous logeâmes chez Denys, ancien élève de l'école Sainte-Marie; sa maison est très propre : on y remarque une jolie tapisserie qui couvre les murs, un plafond peint en bleu, deux tables, des chaises, un fauteuil, un miroir et plusieurs tableaux religieux suspendus aux murailles, deux bons lits. Il y a dans ce pays beaucoup de blancs qui n'ont pas d'aussi belles demeures. Le dimanche, il y eut les exercices religieux ordinaires et je fis la visite de toutes les maisons du village, afin d'encourager notre petit monde à faire de plus en plus des progrès dans la civilisation et dans le bien.

Le lundi matin, après la messe et le déjeuner, nous nous dirigeâmes vers nos bons Tlayamins. Les néophytes qui étaient venus nous chercher n'eurent pas la peine de ramer. Notre canot *le Grand-Coureur,* orné du drapeau du missionnaire, était muni de deux grandes voiles ; sous un vent favorable il fendait les vagues avec la rapidité d'une machine à vapeur. Nous fîmes en sept heures le trajet que les canots, en temps ordinaire, ne font qu'en un jour et demi. Nous rencontrâmes quatre ou cinq baleines ; elles eurent soin de se détourner de notre voie. Les Indiens du village tlayamin furent tout déconcertés de nous voir arriver sitôt ; ils ne nous attendaient que le lendemain et ils furent surpris au milieu de leurs préparatifs. Aussitôt qu'ils nous aperçurent, il y eut dans le village, me disait l'un d'eux, comme une révolution complète : on courait de côté et d'autre; les femmes allaient chercher des fleurs et de la verdure pour les jeter sur notre passage, les jeunes gens couraient dans la forêt couper des sapins pour les aligner le long de la route, les hommes allaient prendre leurs fusils et leurs cartouches. C'était un *tohu-bohu* indescriptible. Heureusement pour eux, la marée basse ne nous permit pas de débarquer. La mer, en se retirant, avait laissé devant le village un vaste espace de terrain vaseux ; force fut d'attendre la marée montante, ce qui donna à nos braves gens le temps d'achever leurs décorations, tant bien que mal. La réception fut, à peu de chose près, la même que chez les Shishels; il y eut deux longs discours de bienvenue, l'un par André, le vieux chef des Tlayamins, et l'autre par Paul, chef des Tloos, leurs voisins. Tous deux nous dirent combien les Indiens étaient heureux de notre visite; tous deux exprimèrent l'ardent désir qu'ils avaient d'avoir une mission permanente et des écoles sur leurs terres. J'ai dû, à mon grand regret, renvoyer leurs pro-

jets à plus tard. C'est le cas de dire : ***Messis quidem multa, operarii autem pauci.*** Nous ne pûmes rester que cinq à six jours chez ces bons Indiens, nous voulions être de retour chez les Shishels pour la procession du Très Saint Sacrement, c'est-à-dire le mardi de la semaine suivante. L'excellent Père Chirouse fit une petite retraite préparatoire à la réception des sacrements de Confirmation et d'Eucharistie, à laquelle tous les Indiens réunis ont assisté avec une grande assiduité. J'ai visité la réserve des terres que le gouvernement leur a laissée ; ils ont été heureux de voir que nous avions à cœur leur bien temporel en même temps que leur bien spirituel et ils m'en ont témoigné leur reconnaissance. J'ai fait la visite de toutes leurs maisons, encourageant les uns et excitant les autres à remplacer leurs huttes sauvages, ouvertes à tous les vents, par une maison bâtie à l'européenne, leur expliquant qu'il y allait de leur santé et de la santé de leurs enfants. Tous m'ont promis de suivre fidèlement mes avis. Nous eûmes aussi à donner des avis généraux sur différents sujets et à juger divers cas, un entre autres assez épineux, celui d'un chef qui avait été déposé, et pour cause, par l'agent du gouvernement. Il s'agissait d'un chef des Tloos : Dominique, remplacé par William, sujet bon et capable de mener ses gens dans la bonne voie. Il fut décidé qu'ils devaient regarder William comme le vrai chef, vu que, si Dominique n'était plus chef, c'était uniquement de sa faute. Pendant notre séjour dans le village, nous avons béni une belle cloche au son argentin, qu'ils avaient fait venir de San-Francisco (Californie). Tous étaient au comble de la joie; néanmoins il fallait se quitter. Un vent contraire et violent nous annonçait une mauvaise traversée. Le canot ***Grand-Coureur*** n'est pas de taille à lutter contre le courroux de la mer. Le bon ***watchman*** du Saint Sa-

crement (1) nous offre son grand canot *yougoulta*, qui peut résister aux tempêtes. Onze néophytes des plus dégourdis se présentent pour nous accompagner, et, le samedi matin, après les adieux d'usage, nous partons, voulant tenter fortune contre le mauvais temps, afin d'arriver chez les Shishels et d'y faire la procession du Très Saint Sacrement. Les gens du village firent présent à nos braves volontaires de deux sacs de farine et d'une bonne quantité de sucre. Nous comptions, pour le reste, sur la divine Providence. Dieu n'a-t-il pas toujours grand soin de ceux qui se confient entièrement à lui? En allant chez les Tlayamins, nous n'avions pas aperçu un seul chevreuil; le gibier, en cette saison de l'année, est très rare. Nous comptions néanmoins sur le chevreuil pour notre nourriture et celle de nos bons néophytes, qui ramaient péniblement contre les vagues de plus en plus furieuses. Nous nous arrêtâmes vers midi à l'abri d'un promontoire, espérant qu'après dîner le vent s'apaiserait un peu. Hélas! il n'en fut rien, et nos braves rameurs durent recommencer à lutter de toutes leurs forces. Quelques heures plus tard, on aperçut un chevreuil sur la lisière de la forêt. Félix et Urbain, deux chasseurs renommés, saisissant aussitôt leurs carabines, vont à terre et s'approchent sans bruit de l'endroit où le chevreuil était rentré dans la forêt. Quelques minutes après, un coup de feu se fait entendre, un hourra part de toutes les poitrines : le chevreuil est à nous et va paraître au souper. Au campement du soir, un autre chevreuil tombait frappé d'une balle par Félix, notre fameux tireur. La Providence nous servait à merveille ; aussi nos bons Indiens, malgré le vent et la pluie, étaient-ils dans la jubilation. Le lendemain, dimanche, impossible de dire

(1) Comme qui dirait le sacristain.

la messe. Comme il pleuvait, je laissai notre monde se reposer un peu, espérant que le vent tomberait ou changerait de direction. Le bon Père CHIROUSE fit le catéchisme à ses gens. Le temps s'écoulait, et il nous était pénible de penser que peut-être nous arriverions trop tard chez les Shishels pour faire la procession. C'est pourquoi je finis par dire à nos rameurs qu'il fallait essayer d'avancer. Cette décision ne leur allait guère, car, ayant bien dîné, ils avaient plus envie de dormir que de ramer. Du reste, le vent contraire était fort et les vagues effrayantes. Dieu ne tarda point à récompenser leur obéissance. Nous avions doublé une pointe dangereuse et nous avancions lentement le long du rivage, lorsqu'un beau chevreuil se présenta à nos regards. Il se trouvait à portée, sur le rivage. Nos chasseurs lui envoient une volée de balles, et le pauvre animal, atteint mortellement, va tomber à l'entrée de la forêt. Que faire? Aborder avec notre canot eût été s'exposer à le voir se briser contre les rochers. Urbain se dévoue, saute au milieu des vagues, nage comme un lion de mer, prend pied, charge le chevreuil sur ses épaules et nous fait signe d'aller l'attendre sur un point où nous pourrons aborder. Quelques milles plus loin, il y avait en effet un abri où nous pûmes nous arrêter. L'intrépide Urbain y arriva en même temps que nous, et reçut nos compliments bien mérités. Il était midi; notre premier soin fut de faire un grand feu pour sécher nos vêtements trempés d'eau de pluie et d'eau de mer. Le chevreuil fut vite dépecé, embroché au bout de bâtons pointus et cuit à point. Le repas fini, nos Indiens se couchèrent en attendant un temps plus propice. Je les laissai reposer pendant quatre heures. Vers cinq heures, le vent semblait tomber; nous étions à peine à moitié de notre voyage, et il fallait avancer pour arriver en temps voulu. Du reste, l'endroit où nous étions n'était

pas favorable pour la nuit, c'est pourquoi je donnai l'ordre de partir. Nos rameurs, fatigués, auraient volontiers fait la sourde oreille ; ils se contentèrent de dire : « Monseigneur ne sait pas ce que c'est que de voyager par un temps pareil. » A cinq heures et demie, nous étions de nouveau à lutter contre le vent. Ils eurent lieu de s'en réjouir. Vers le soir, le vent devint plus calme ; nous passions le long de petits îlots fréquentés par des loups marins ; mes hommes auraient voulu s'arrêter pour leur faire la chasse ; mais, voyant que la mer était trop agitée et qu'ils perdaient leur temps, je leur dis de continuer leur marche, car ils avaient meilleure chance à tuer quelques chevreuils. Vers huit heures du soir, nous entrions dans une petite baie à l'abri de tout vent. Il faisait déjà un peu nuit, mais nos Indiens, aux yeux de lynx, virent aussitôt deux beaux chevreuils qui paissaient à l'extrémité de la baie ; ils étaient hors de portée. On s'approcha doucement, et lorsque nous fûmes à la distance voulue, trois chasseurs tirèrent à coups redoublés (leurs carabines se chargeant par la culasse, ils purent tirer dix à douze coups en quelques minutes). Un des chevreuils resta sur place et l'autre rentra dans la forêt, clopin-clopant, mortellement blessé ; le plus jeune des Indiens se mit à sa poursuite et l'apporta au campement. Je n'ai pas besoin de vous dépeindre la joie de nos chers néophytes, ils semblaient avoir oublié leurs fatigues. L'un d'eux me présenta sa carabine et m'invita à tirer sur une pierre qui paraissait au-dessus de l'eau à une bonne distance ; ils s'attendaient à rire de ma maladresse, mais le coup porta juste, et ils reconnurent que j'avais quelque mérite à leur laisser tirer le chevreuil.

Le lendemain devait être une longue et rude journée pour nos rameurs. Nous nous levâmes de bonne heure,

et après la prière du matin, suivie d'un bon déjeuner, on se remit en route. Le vent, toujours contraire, soufflait avec violence. Il restait à tourner une pointe très dangereuse avant de pouvoir se diriger du côté des îles, où l'on serait à l'abri des grands vents. Nos gens se montrèrent pleins de courage ; et il leur en fallait ; car, en doublant cette fameuse pointe, les vagues furieuses menaçaient à tout instant de nous engloutir. Je vis là, en petit, ce que j'avais vu en grand lors de mon passage au cap Horn en 1850. Ce danger passé, nous entrâmes dans une sorte de labyrinthe formé par de nombreux îlots de diverses grandeurs, entre lesquels le vent se faisait à peine sentir. Ce détour forcé allongeait notre chemin, mais nous fûmes loin de le regretter. Nos yeux ne pouvaient se lasser d'admirer le beau spectacle que la nature offre en ces lieux aux regards du voyageur étonné. La mer se divise et se subdivise à l'infini, entre des groupes d'îles extrêmement pittoresques, jusqu'aux collines du continent, qui forment le fond du tableau et dont les forêts vierges étalent leurs cimes à 200 ou 300 pieds de hauteur. Nos Indiens nous ont montré un chantier où les Shishels font descendre les plus beaux sapins. Un bateau à vapeur vient les prendre pour les mener aux scieries de Burrard-Inlet, et de là on expédie leur bois dans toutes les parties de l'Amérique, en Chine, en Angleterre, en France et autres contrées de l'Europe. C'est là une nouvelle branche d'industrie pour nos bons néophytes. A l'arrière-plan s'élèvent de hautes montagnes couvertes d'arbres dont le feuillage contraste avec la blancheur de la neige qui couvre leur sommet. Nos Tlayamins, dans la joie, frappent l'eau en cadence et s'accompagnent de chants religieux, que répètent les échos du rivage. Nous avançons rapidement ; tantôt la mer est calme et unie comme une glace, tantôt, resserrée entre

deux îles, elle se précipite avec la rapidité d'un torrent. Nous espérions arriver le soir chez nos bons Shishels, qui devaient être inquiets sur notre sort. La divine Providence avait soin de ses missionnaires ; nous nous faisions un devoir de l'en remercier de tout notre cœur. Nous pensions à nos aventures, mais nous ne pouvions prévoir celle qui allait bientôt nous arriver.

Il était presque nuit, neuf heures du soir, et nous étions encore à une bonne distance du village shishel. Nos Indiens étaient très fatigués. Le mieux était donc de chercher un bon campement pour y passer la nuit. Les Tlayamins, étrangers au pays, ne savaient où s'arrêter ; l'important était de trouver de l'eau douce : on cherche en vain ; on finit cependant par passer près d'une petite baie au fond de laquelle un filet d'eau murmurait doucement. « Voilà, s'écria-t-on, ce qu'il nous faut ! *Deo gratias!* Campons ici. » On attache le canot à un arbre. Il y avait au fond de la baie un terrain uni pour se coucher ; tout le monde semblait enchanté de la place. Mais voici que je découvre une herbe marine juste à l'emplacement de notre tente. Je la montre aux Indiens, leur disant qu'elle est un indice certain que la marée va monter jusqu'à nous. « Non, me répondirent-ils, elle ira jusqu'à tel endroit, et pas plus loin. » Leur assurance ne me rassurait pas entièrement. Mais que faire ? Il était déjà nuit et plus que temps de camper. Nous eûmes soin de faire placer notre tente près d'un rocher, afin d'avoir un lieu de refuge en cas de déluge. Du reste, nos voyageurs couchaient un peu plus bas que nous, ce qui nous semblait une garantie contre toute surprise. Au milieu de la nuit, lorsque notre monde dormait à qui mieux mieux, la marée envahit tout à coup notre campement. Les Indiens, fatigués, dormaient si fort, qu'ils ne s'éveillèrent qu'au moment où l'eau les avait déjà presque entièrement couverts : ce fut un

sauve-qui-peut général; l'un d'eux vint nous avertir que l'eau allait entrer dans notre tente. Nous lever, jeter nos couvertures et nos effets sur le rocher, fut l'affaire de quelques minutes. Il était temps, car nous étions à peine sur le rocher, que l'eau pénétrait déjà de tous côtés. Nous allumâmes une chandelle et nous pûmes alors constater l'étendue du désastre. L'eau couvrait toute la place où quelques minutes auparavant nous dormions d'un profond sommeil. Il était minuit. Nous ne pouvions pas rester sur le rocher, c'eût été courir le risque d'y être assiégés. Le frère d'Urbain, voyant notre position critique, se dévoua; il se mit à la nage et ramena le canot près du rocher, déjà environné de plusieurs pieds d'eau: nous étions sauvés. Nous passâmes le reste de la nuit dans le canot, et, à la pointe du jour, nous quittâmes cette trop fameuse petite baie, dont nous garderons souvenir.

Nous approchions du terme de ce voyage, et les cœurs étaient à la joie. Les Indiens nous signalèrent une haute montagne où les blancs ont découvert une mine de cuivre que l'on dit très riche: on attend des capitalistes d'Europe pour l'exploiter. Cette mine va rehausser la valeur de ce beau pays. Après quelques heures de navigation, nous arrivâmes au fond d'une baie. De là au village shishel, il y a un portage d'environ 1 mille et demi. Un Indien aux pieds légers partit aussitôt pour annoncer notre arrivée. La cérémonie du matin était terminée; Mgr Durieu, voyant que nous n'arrivions point, avait donné la Confirmation et la Communion générale. A la nouvelle de notre arrivée, tout le village se réjouit : les enfants vinrent avec une brouette pour transporter nos malles; la compagnie des carabiniers prit les armes et vint, avec Sa Grandeur, nous rejoindre sur le chemin du portage, faisant retentir la forêt de ses multiples décharges. Plus tard, nos miliciens quitteront leurs habits

de fête et transporteront l'énorme canot *yougoulta,* afin que les Tlyamins qui nous ont amenés puissent retourner plus facilement dans leur village. Tous les habitants vinrent recevoir ma bénédiction. Ils virent bien que j'étais fatigué. J'avais craché le sang, ce qui m'avait considérablement affaibli, et je craignais de n'être pas assez fort pour porter le Très Saint Sacrement pendant la procession qui devait avoir lieu dans l'après-midi. Quelques heures de repos me remirent suffisamment, et j'eus le bonheur de faire la procession tout autour du village. Nos bons néophytes avaient témoigné le désir de voir passer notre Divin Sauveur, le Dieu de l'Eucharistie, près de toutes leurs maisons. Ils avaient employé plusieurs jours, avec Mgr Durieu, à préparer la marche triomphale de leur souverain Seigneur. Ayant eu le bonheur de le recevoir dans leur cœur le matin, ils voulaient lui témoigner d'une manière éclatante leur joie, leur amour, leur reconnaissance. Fut-il jamais des cœurs mieux préparés? Dieu le sait. Quant à nous, nous avons l'intime confiance que notre Divin Maître a jeté un regard favorable sur ses chers enfants des bois. Il est vrai que tout était simple, voire même un peu naïf; mais l'ensemble excitait à un haut point la piété et la dévotion de ces fervents néophytes. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description des beaux reposoirs construits aux deux extrémités du village; je ne vous parle pas des hymnes et des cantiques chantés par des centaines de voix, auxquelles venait se mêler le chant des oiseaux de la forêt; les rues étaient parsemées de fleurs, de mousse, de feuillage et bordées de petits sapins et autres décorations. Mais ce qui aurait surtout attiré votre attention, ce que je regarde comme une merveille, c'est une belle phalange de thuriféraires et de fleuristes, revêtus de soutanes et d'aubes magnifiques avec des ceintures bleues

et rouges, faisant toutes les évolutions voulues avec la grâce de séminaristes bien exercés! Je n'ai pas besoin de vous dire que notre cœur surabondait de joie; nous aurions voulu voir notre bien-aimé Père Supérieur Général assister à cette procession au milieu de ses enfants. Que de fois notre pensée s'est portée vers notre belle et malheureuse France, où, hélas! les processions sont interdites, sous prétexte qu'elles pourraient exciter des troubles et du tumulte! Nous ne cesserons de prier pour qu'il plaise à Dieu de mettre un terme à la persécution et de faire luire des jours plus heureux sur notre chère et bien-aimée patrie.

Cette lettre est déjà trop longue. Je la fermerais ici si je n'avais à vous parler de nos bons Skwamish. Ces derniers sont ceux que vous avez visités en 1882, à Burrard-Inlet. Ils font, d'année en année, de grands progrès dans la civilisation chrétienne. Les blancs, leurs voisins, donnent le nom de ville, *towra*, au village de ces Indiens. En effet, il a l'apparence d'une petite ville : rues bien alignées, trottoirs en planches, grandes lampes ou réverbères, belle place publique, au centre de laquelle se trouve leur église, nouvellement bâtie au prix d'une quinzaine de mille francs. Le jour de la fête du Sacré-Cœur avait été désigné pour la cérémonie de la bénédiction de l'église. Nos braves Shishels, ayant contribué généreusement à la construction, voulurent nous accompagner. Ils se faisaient un bonheur de se rendre à un poste où l'on a érigé canoniquement la *garde d'honneur* du Très Saint Sacrement, dont bon nombre d'entre nous sont membres. Ils voulaient aussi rehausser la fête de leurs voisins en les aidant dans les cérémonies et les chants. C'est assez vous dire qu'à l'exemple des premiers chrétiens, nos bons néophytes ne font tous qu'un cœur et qu'une âme.

Le lendemain de la belle procession du Très Saint Sacrement, nous quittions le village shishel. Une flottille de canots nous accompagnait. La mer était calme; nous pouvions naviguer sur le golfe, sans danger, et contempler à notre aise les merveilles de la nature. Tout rappelle ici l'état primitif. A notre droite, l'immense golfe de Géorgie s'étend au loin, et dans ce lointain on distingue diverses îles couvertes de sapins. Au-dessus on aperçoit les hautes montagnes de l'île Vancouver, dont quelques-unes, à leur sommet, sont couvertes de neige. Un bateau à vapeur traversait à ce moment le golfe, se rendant de New-Westminster à Nanaimo. A gauche, le long du rivage, nous admirions les arbres gigantesques des forêts vierges. Tout à coup les aboiements d'un chien se firent entendre, c'était le compagnon fidèle d'un Indien qui nous précédait dans son canot. Le chien avait aperçu un chevreuil, s'était mis à sa poursuite et cherchait à le pousser du côté du rivage. Nos chasseurs s'armèrent de leurs carabines, mais le chevreuil ne vint point, et nous continuâmes notre route. Vers midi, nous entrions dans un groupe d'îles presque semblables à celles qui se trouvent entre les Shishels et les Tlayamins. La mer s'étend à perte de vue entre ces îles, jusqu'au pied des hautes montagnes de l'intérieur. Nous fîmes halte sur une d'elles pour nous reposer un peu et dîner. L'ordre fut donné aux Shishels de nous attendre afin d'arriver tous ensemble au village des Skwamish. Dans l'après-midi nous naviguâmes paisiblement; des canards et des oiseaux de mer vinrent nous distraire de temps en temps; le plus amusant fut la rencontre de gros poissons qui ressemblaient aux baleines. Un d'entre eux s'approcha assez de notre canot pour qu'il fût possible de lui envoyer un coup de carabine. Vers le soir nous étions à l'entrée de Burrard-Inlet, immense baie que

tous les navires de l'univers pourraient à peine remplir; le village de nos chers néophytes n'était plus qu'à une petite distance, les canots des Shishels vinrent se ranger en ligne; quelques coups tirés par nos chasseurs annoncèrent notre arrivée, et les canons du village répondirent aussitôt. Notre petite flotte s'avançait lentement, pendant que rameurs, sauvages, évêque et missionnaire chantaient un de leurs plus beaux cantiques sur l'air : *Le Ciel en est le prix.* Le canon grondait de plus en plus fort et ne s'arrêta qu'après le vingt-deuxième coup. Chacun d'eux, répété par tous les échos de la profonde baie et des montagnes voisines, annonçait au loin notre arrivée. Il était nuit, le village resplendissait sous les feux d'une brillante illumination, à toutes les fenêtres des maisons, de l'église et du clocher. Ajoutez à cela des torches, des lampes, des fanaux espacés le long du rivage, le tout se reflétant sur l'eau calme de la baie, et vous aurez une idée du tableau ravissant qui s'offrait à nos yeux. Il m'est impossible de vous exprimer la profonde émotion que nous avons ressentie en cette circonstance. On nous conduisit sur une estrade bien ornée, et l'un des chefs skwamish, Joseph, nous adressa la parole au nom de tous; puis un jeune Indien de dix à douze ans vint, à son tour, nous faire un discours de bienvenue au nom des enfants du village, lesquels entonnèrent ensuite un chant de circonstance bien propre à toucher notre cœur. Je leur répondis *ex abundantiâ cordis.* Je n'eus pas de peine à leur montrer le contraste frappant qui existe entre les Indiens qui, comme eux, ont reçu la parole de Dieu pour la mettre en pratique, et ceux qui sont assez insensés et malheureux pour résister à la grâce. Des Indiens encore infidèles, que la curiosité avait attirés, ont entendu de bonnes vérités; fasse le Seigneur qu'ils en profitent.

Je ne vous parle pas de la cérémonie du serrement de main, qui dut avoir lieu malgré la pluie. La nuit était des plus sombres, mais, le village étant parfaitement éclairé, nous avons pu visiter l'église et parcourir les rues. Malgré notre bonheur, la fatigue se faisait sentir. On finit par nous conduire à la maison préparée pour le logement des deux évêques. Nous avons eu lieu d'admirer, dans tout ce que nous avons vu, le dévouement de nos chers néophytes et leur zèle pour la religion. Un arc de triomphe était dressé devant la maison de Joseph, l'Indien le plus avancé dans la civilisation ; vis-à-vis la porte d'entrée on remarquait un beau drapeau sur lequel était écrit en grandes lettres : *Religion, Tempérance, Civilisation,* trois mots qui ne sont pas de vaines formules pour nos Indiens. La maison a deux beaux appartements bien tapissés ; l'un nous est destiné pour salle à manger, l'autre pour chambre à coucher. Joseph était heureux de pouvoir nous offrir une généreuse hospitalité. Le lendemain, je crachai de nouveau le sang en abondance ; malgré mon état de faiblesse, je pus bénir, de bonne heure, la nouvelle église et donner la sainte Communion à quelques centaines de nos pieux néophytes. La joie était à son comble ! De tous côtés on voyait arriver des blancs, catholiques et protestants, qui tous venaient prendre part à la joie commune. Plusieurs de nos Pères ont tenu à se rendre à temps pour rehausser la fête de leur présence : les RR. PP. MARTIN et LEJEUNE étaient arrivés la veille ; les RR. PP. MAC-GUCKIN et HORRIS, accompagnés des enfants du collège Saint-Louis, portant leurs instruments de musique, et placés sous la surveillance des bons Frères ALLEN et MAC-STAY ; les bonnes Sœurs du couvent de New-Westminster, avec leurs pensionnaires, et un bon nombre de Messieurs et de Dames de New-Westminster, vinrent assister à la grand'messe et à la procession du Très

Saint Sacrement. A dix heures, tout était prêt pour la messe solennelle du Sacré-Cœur de Jésus. Mgr Durieu officia pontificalement avec diacre et sous-diacre; le R. P. Chirouse fit maître des cérémonies et prêcha le sermon de circonstance; j'assistai au trône. La messe fut chantée en plain-chant par nos bons Indiens; un bel harmonium, touché par une ancienne élève des Sœurs, accompagnait les chants exécutés par des centaines de voix. Au chœur il y avait, outre les officiants, les servants de messe, les porte-insignes et les thuriféraires en aube ou surplis. La tribune, l'église et la sacristie étaient remplies; les musiciens et un bon nombre de personnes avaient pris place sur une plate-forme dressée devant le portail de l'église. Il y eut bénédiction papale à la fin de la messe; des blancs, témoins de nos cérémonies, ont assuré qu'ils n'avaient rien vu de plus beau ni de plus solennel.

La procession du Très Saint Sacrement se fit dans l'après-midi, et l'honneur de porter le Saint Sacrement fut cédé au R. P. Mac-Guckin. Je n'entre pas dans des détails de cette procession solennelle, il suffit de vous dire qu'elle a été dans le genre de celle qui venait d'avoir lieu chez les Shishels; il y a eu, en plus, la musique, les coups de canon et un clergé plus nombreux. Que n'étiez-vous là pour assister à cette fête chrétienne! Vous auriez admiré avec nous le bel ordre qui y régnait et béni Dieu des progrès que nos bons Indiens font dans la vertu et la civilisation. Gloire en soit rendue à Celui de qui vient tout don parfait, comme aussi aux zélés missionnaires qu'Il a choisis pour être les dignes instruments de salut pour ses bien-aimés enfants des bois! — Au moment où je vous écris, je suis loin d'être remis de mes fatigues. J'ai craché le sang de nouveau. Je suis tellement dégoûté de toute nourriture, qu'il faut me forcer pour faire un repas par

jour. Sera-ce *usque ad mortem? Fiat voluntas Dei. Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus.*

† Louis, évêque de Mélitopolis, O. M. I.

VICARIAT DU MACKENZIE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE Mgr FARAUD AU R. P. SOULLIER.

Notre-Dame des Victoires, le 19 juillet 1884.

Mon Révérend Père,

. . . .

Le P. Lecorre nous est arrivé le 9 juillet, à sept heures du matin, en meilleur état de santé que je ne l'avais vu depuis longtemps. Deux ou trois heures plus tard sa nombreuse suite arrivait aussi. Gloire à Dieu! Tout ce monde était joyeux et brillant de santé! En vérité, le bon Dieu a béni les efforts surhumains de ce bon Père, et j'en ai éprouvé une joie et un bonheur sensibles.

Tout était prêt ici pour les recevoir. La berge bien goudronnée, les rameurs engagés, les provisions pesées. Sachant par une lettre de M. Mac-Farlane que le steamer *Graham*, d'Athabaska, serait rendu au Fort Mac-Murrey vers la fin de juillet, pour les recevoir et les conduire plus loin, j'ai pu garder ici durant sept jours tous ces enfants du bon Dieu, lesquels sont aussi les miens dans l'ordre hiérarchique. Nous avons tué le bœuf gras en leur honneur. Ç'a été une fête continuelle et pleine de charmes. Le dimanche, 13 courant, nous eûmes office pontifical durant lequel je conférai les ordres mineurs à l'abbé Gourdon, et le sous-diaconat au F. Letreste. Notre chapelle était trop petite pour les fidèles attirés par la nouveauté de la cérémonie. Je leur adressai, crosse en main et mitre en tête, une courte allocution en langue crise. J'avais surtout à cœur de faire ressortir et de leur